

Au temps des expéditions et des colonnes de pénétration de l'Ouest-Africain :

les médecins « coloniaux » de la Marine au Sénégal et dans le Haut-Fleuve

Joël Le Bras (Bx 57)

7^e et dernière Partie : De la colonne « Frey » aux colonnes « Archinard » (1885-1890)

Campagne 1885-1886

La campagne qui s'ouvre est donc prévue pour être offensive et d'abord dirigée contre Samory dont on estime qu'il a franchi la ligne jaune. Frey qui a rassemblé ses troupes renforcées (900 hommes) à Diamou, les divise en deux colonnes :

– La principale (700 hommes) à 2 compagnies de tirailleurs, 2 de marsouins, un escadron de spahis, une batterie de « 4 » de campagne, la compagnie d'ouvriers d'artillerie, la compagnie disciplinaire. Sur les 23 officiers, 5 sont indigènes dont le capitaine Mamadou Racine. Il manque le lieutenant Sibut-Bourne, des tirailleurs, mort de fièvres à l'ambulance de Kayes. Le commandant Houry assurera l'intérim du Haut-Fleuve, en l'absence de Frey.

– La volante (200 hommes, complétés au fur et mesure par les effectifs relevés dans les forts), à quatre sections de marsouins, un peloton de spahis et deux pièces d'artillerie. Elle compte 6 officiers dont deux indigènes et est commandée par le chef de bataillon Combes, finalement maintenu en raison de sa connaissance du Haut-Fleuve. Combes et Frey diffèrent radicalement. Combes a la réputation d'être dur avec les hommes, intraitable avec les ennemis. Frey est connu pour sa pondération, son sens de l'organisation et de la justice. Combes pense que l'aventure coloniale est notre avenir, Frey estime que la France doit d'abord s'occuper de l'Alsace-Lorraine, derrière Boulanger.

Le Service de Santé est aux ordres du M1 Grand-Moursel. À la colonne principale on trouve le M2 Branellec, récupéré au fort de

Kita, l'aide-médecin Michel (qui doit relever Lota à Niagassola), le vétérinaire en 2^e Sarceron et l'aide-vétérinaire Koerper. La colonne devra récupérer en route les M2 Durand à Bafoulabé et Rousseau à Bamako. À la colonne volante opère Plouzané venu de l'ambulance de Kayes (où est arrivé l'aide-médecin Lecorney en sous-ordre désormais du M2 Lacarrière), avec l'aide-médecin Perquis. Le M2 Fras est destiné à Kita et le M2 Jollet est momentanément maintenu à Koundou. L'aide-pharmacien Lemoine a été adjoint à la colonne principale.

Cette campagne va prendre une tournure inattendue car les opérations contre Samory vont tourner court en raison des menées anti-françaises imprévisibles du marabout soninké Mamadou Lamine qui a levé une véritable Armée dans les États sarakolés autour de Bakel, obligeant Frey à changer de tactique. Avant



Mamadou Lamine, « prophète sarakolé » (ou soninké).

son départ de Kayes, Frey avait pourtant eu de la part de Lamine l'assurance de son aide contre le toucouleur Ahmadou replié dans le Kaarta. La situation est d'autant plus grave que Lamine tient le Boundou, notre allié, après avoir tué son almamy et chassé son successeur.

La campagne-éclair contre Samory

Le nombre inaccoutumé de caravanes négrières (dont il libère les esclaves en marche) fait comprendre à Frey que Samory contrôle à nouveau la rive gauche du Niger. Kita est atteint entre le 1^{er} et le 8 janvier. Tandis que la colonne volante part sur Koundou, la principale fond sur Galé, tenu par Malinkamory. La compagnie d'ouvriers accomplit des prouesses lors de la traversée du Bakhoy, « en sacrifiant, tels les sapeurs d'Éblé sur la Berezina, des véhicules d'attelage en les solidarisant avec des cordages ». Mais, Galé incendié a été abandonné. La poursuite s'engage, mais, malgré les échelles-miradors mobiles déployées au-dessus de la végétation, les guetteurs perdent de vue les sofas. Craignant que ces derniers viennent attaquer Niagassola, Frey expédie des agents de liaison sur Koundou pour demander à Combes de le rejoindre, ce qui est chose faite trois nuits plus tard, grâce aux fusées éclairantes de l'aide-pharmacien Lemoine. Les Malinkés sont finalement rejoints et défaits successivement à Fataka-Djingo et à Nabou, ce qui permet de dégager le fort de Niagassola le 27 janvier. Samory demande la paix. À Kita, la colonne rend un dernier hommage au vétérinaire Sarceron, victime de « typho-malaria maligne ». Koerper le remplace. C'est alors que



Formation en carré.



Attaque du carré.

Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

parvient au fort la nouvelle de la grande révolte soninké. Frey fait aussitôt partir Combes et sa colonne volante sur Bakel, tenu par la seule compagnie de tirailleurs Lefranc (avec le M2 Buisson comme médecin). Lui-même est tenu de rallier d'abord Bamako, en laissant à Niagassola la compagnie Mercantoni avec l'aide-médecin Michel. À Bamako, Frey retrouve la garnison aux ordres du capitaine Vallet, le M2 Rousseau et le lieutenant de vaisseau Davoust, à qui il ordonne de pousser sa canonnière jusqu'à Tombouctou aux prochaines hautes eaux. Dans la foulée, il prend deux autres décisions :

– Pour répondre à Samory, il fait partir une mission sur Kenieba Koura en pays Malinké (capitaines Tournier et Racine, lieutenant Peroz, interprète Alassane Dio). Arrivée le 25 mars, la mission signe un traité avec l'almamy le 16 avril 1886. Le Bouré et le Manding méridional sont à nouveau des protectorats français, même si Samory y commerce « pacifiquement ». Tournier retient cependant en otage le fils de Samory, Diakouri Karamoko, que Frey enverra même en France avec les officiers ayant signé le traité, à la tête d'une « ambassade ouassouloumé » ! (voir article « *L'épée de Karamoko* » de Louis Force, *bulletin ASNOM* n° 128).

– Les nouvelles de Mamadou Lamine étant de plus en plus inquiétantes, il fait enlever les femmes, les captifs et les biens du marabout, le 15 mars, à Goundioumou, par la 2^e compagnie de tirailleurs Ferrat. Le lendemain, la 1^{re} compagnie de tirailleurs Jolly, trahie par son interprète, tombe, près de Bakel, dans le guet-apens de Kounguel, perdant dix tués et 30 blessés (dont deux officiers), ainsi qu'une pièce de montagne.

La campagne contre Mamadou Lamine (« sans cesse en marche et en combattant »)

Frey n'a rejoint Kayes que le 2 avril. La veille, Lamine a attaqué Bakel où ont lieu de féroces combats de rue, faisant 20 tués et une

centaine de blessés parmi les défenseurs, plus cinq morts parmi la population. Mais la garnison reste maîtresse de la ville et les Sarakolés se dispersent au nord et au sud du fleuve.

À Kayes, Frey peut lancer 620 hommes contre les 12 000 guerriers du « prophète ». Il les répartit en trois colonnes. Les médecins Grand-Moursel et Perquis ainsi que le pharmacien Billet, de Kayes, restent près de lui, dans son état-major. Dans la colonne du nord du fleuve, vers le Guidimaka, on trouve le M2 Lota, dans celle du sud du commandant Houry, vers les tribus sarakolés du Gadéga, du Kamera et du Guoye, le M2 Plouzané, et dans la colonne de réserve avec la flottille de chalands de ravitaillement et d'ambulance, le pharmacien Lemoine. Cette colonne « fluviale » sera le soutien logistique des deux autres, entre Kayes et Bakel. Une chaleur insupportable, le risque majeur de pénurie en eau potable, des troupes fatiguées par la campagne contre Samory, un ennemi vingt fois supérieur en nombre, fanatisé par le « prophète », font craindre le pire pour nos troupes. Et de fait, la campagne sera terrible, de plus en plus loin de ses bases et du fleuve, avec de violents combats où il faut à chaque fois s'organiser en carré de défense :

– au sud, Tombokané, trois jours de siège, à 250 contre 6 000 et, *in fine*, la prise de la bannière de Lamine portant la mention en arabe « qui me voit fuit » (du 16 au 18 avril),

– au nord, Guemou Bambella puis Bokhoro (12 et 14 avril) où la section du sous-lieutenant Souleymane des volontaires du Khasso, est décimée mais ne recule pas.

Les blessés comme les premières victimes des coups de chaleur (lieutenant Boyer, commandant Houry,...) sont à chaque fois ramenés vers le fleuve, sur le chaland-ambulance. Les deux colonnes se sont rejointes à Toubabokané, l'ancien fort St-Joseph du XVIII^e siècle. Frey y constitue deux nouvelles colonnes. Celle du sud, avec Plouzané et Perquis, réussira, grâce à ses spahis, à rejoindre une première fois Lamine, sur la

Falémé, le 24 avril. Mais le marabout lui échappe, détruit notre ancien fort de Sénoudébou, vient lancer une attaque contre Bakel. Défait à Manahel, il repart définitivement vers le sud, la colonne à ses trousses. À la frontière de la Gambie, il réussit une nouvelle fois à fausser compagnie à ses poursuivants, miraculeusement aidé par nos volontaires du Boundou, qui ont refusé de pénétrer dans des terres inconnues d'eux. La colonne du nord doit faire face au gros des troupes soninkés restées rive droite du fleuve. À Tuobo, où elle a été concentrée, la situation devient vite intenable : vents de sable violents sous une chaleur dévastatrice. Chaque jour, résonne plusieurs fois la sonnerie aux Morts pour enterrer ceux qu'on inhume sur place, comme le lieutenant Carremieux. Le capitaine Ferrat est embarqué dans le coma, sur le chaland de secours, où l'a conduit Grand-Moursel. Le départ enfin ordonné et sont les combats qui se succèdent : Guimou, Kenandao, parfois au corps à corps quand le carré est submergé. Mais Frey mène ses hommes de main de maître : finalement peu de blessés sauf chez les auxiliaires et les volontaires. L'énorme problème, ce sont les malades qui finissent par tomber comme des mouches, surtout chez les marsouins. Après Kenandao, Frey ne dispose même plus de 300 hommes valides. Le repli sur Bakel est ordonné : c'est pour y être confronté à une épidémie foudroyante inconnue que Grand-Moursel assimile au typhus. On relève des cadavres dans les rues dont celui du lieutenant Carré. Lota fait empiler les malades sur des chalands en partance pour St-Louis : ils ne passeront pas tous, bloqués par l'étiage. Ce n'est que le 29 juin que les derniers rescapés regagneront enfin Kayes.

Dans le journal tenu par Frey, on relève : « *C'est le soleil qui brûle et tue. Le visage du soldat de marine, pâli par l'anémie, prend une teinte cadavéreuse. Ne pouvant plus se nourrir, il voit ses forces décroître jusqu'à être semé sur la piste et ne plus se relever : il s'étend à terre, attendant la mort : celle-ci ne se fait pas*

Campagne contre Mamadou Lamine :

Appuyées par les volontaires boundoukais, les colonnes Galliéni et Vallière s'emparent, le 24 décembre 1886, du tata de Mamadou Lamine à Dianna. Ce dernier réussit une nouvelle fois à s'enfuir en Gambie. Galliéni n'a pas mieux fait que Frey, faisant néanmoins ériger à cette occasion un nouveau fort à Bani, entre Boundou et Niani, fort qu'il confie au capitaine Fortin.

Contacts avec Ahmadou :

De retour à Kayes, Galliéni reçoit d'Ahmadou des assurances sur son aide pour débarrasser le pays de Mamadou Lamine et de son fils replié dans Gouri au nord de Kayes où il constitue une menace pour le Kaarta. Frey lui promet de lui envoyer la colonne Vallière. À Kayes, Galliéni organise le village de liberté créé par Frey, avec l'intention d'en faire un centre de recrutement de tirailleurs et spahis auxiliaires et de manœuvres pour le chemin de fer. Il fait partir enfin le détachement du lieutenant Oberdorf pour Diguinraye, où règne Aguibou, frère d'Ahmadou. Oberdorf placera la forteresse toucouleur sous protectorat français.

Nouveau traité avec Samory :

Mi-décembre, Galliéni a fait partir pour le Ouassoulou le détachement des lieutenants Peroz et Prat, accompagné du M2 Fras. Karamoko est rentré de Paris et Galliéni n'a plus de moyen de pression sur Samory. À Bissandougou, Peroz va réussir, après deux mois de négociations difficiles, à faire signer à Samory, le 28 mars 1887, un nouveau traité qui n'est plus de paix, mais cette fois de protectorat sur les rives gauches du Niger et du Tankisso, nouvelles frontières du Haut-Fluve. Fras en a profité pour compléter les collections qu'il destine à l'exposition coloniale d'Anvers. L'ouvrage qu'il rédigera par ailleurs lui vaudra les palmes académiques. Au retour en avril, Peroz jette les bases du fort de Siguiri sur le Niger et reconnaît les sources du Bakhoy près de Sitiguia, dans le Bouré.

Pendant ce temps, Galliéni a rassemblé le gros de sa colonne à Kita. Le M1 De Troglodé y fait ériger un « sanatorium » pour les malades et blessés avant évacuation vers l'arrière. Ayant appris qu'Ahmadou a mis le siège devant Gouri où Saydou, fils de Lamine, résiste avec les restes de l'Armée sarakolé du nord du fleuve, la colonne Vallière, comme prévu, fait mouvement vers cette localité et intercepte Saydou qui tentait de fuir. Traduit devant un tribunal pour ses méfaits précédents dans les villages voisins de Bakel, Saydou est condamné à mort et fusillé. Le 12 mai, Vallière et Ahmadou, en présence de Monséguir, signent le traité de Gouri qui place le Kaarta toucouleur sous notre protectorat.

Galliéni, lui, est arrivé à Bamako le 1^{er} avril. Il y apprend que Tautain et le lieutenant Quiquandon sont dans le Beledougou bambara



Baptême de la canonnière « Mage » – Dessin de Riou, d'après les indications de l'auteur.

pour y jeter les bases d'un futur protectorat, et rechercher sur le Niger, en aval de Bamako, des havres sûrs pour notre flottille. Galliéni prend également acte du passage du capitaine Binger, envoyé par Paris pour l'exploration de la boucle du Niger : prélude à un formidable périple de 28 mois et 4 000 kilomètres, qui permettra, en juin 1889 de réunir officiellement le Soudan à la Côte-d'Ivoire (mais déjà, Binger et Treich-Laplène avaient fait leur jonction à Kong fin décembre 1888).

Tentative de percée vers Tombouctou :

Le lieutenant de vaisseau Caron, qui remplace Davoust, arrive à Bamako en octobre 1886, pour y faire monter la canonnière « Mage ». La chaudière de celle-ci n'étant pas arrivée à temps de France, Caron doit se contenter du « Niger » et de ses chalands accompagnateurs qui emporteront vivres, bois de chauffage et « charbon de terre ». Le départ n'aura lieu qu'en juillet 1887, avec le sous-lieutenant Lefort, cartographe, et le M2 Jouenne chargé de la partie scientifique (histoire naturelle et ethnographie) de la mission. Cette dernière atteint Bandiagara, fief du toucouleur Tidiani qui y a asservi les Peuls, qui refuse le protectorat de la France, et veut barrer la route à la mission. Jouenne sauve une situation devenue délicate en soignant des dizaines de malades « atteints de maladies des yeux et de vices de sang ». Finalement, Caron et ses compagnons atteignent Koriamé, avant-port de Tombouctou, dont ils ne peuvent approcher (18 août 1887). Pourchassée par les Touareg, la mission rentre le 6 octobre à Manambougou, au prix de mille difficultés (pénurie de vivres et de médicaments, échouages, tornades, vindicte des toucouleurs du Macina dont le chef Tidiani est mort d'un coup de pied de cheval dans la poitrine le 8 septembre, laissant le pays en proie à l'anarchie).

Campagne 1887-1888

Dès novembre 1887, Galliéni prépare sa seconde campagne, avec l'ambition de venir

définitivement à bout de Mamadou Lamine et de consolider les traités conclus avec Ahmadou et Samory. Mamadou n'a décidément pas désarmé, continuant à prêcher la Guerre Sainte contre la France, assiégeant même le nouveau fort de Bani où Galliéni envoie au capitaine Fortin deux compagnies de tirailleurs et une demi-batterie de canons de « 80 », en soutien des 1 300 cavaliers volontaires boundoukais et doulabais. Après un premier combat à Toubakouta dans le Badon, Fortin rejoint le marabout à N'Gola Sokouta sur la Gambie supérieure. Ce sont finalement les volontaires doulabais qui, ayant les premiers encerclés les Talibés de Lamine, massacrent ce dernier le 12 décembre 1887. Fortin place toute la région sous notre protectorat et regagne Kayes le 22 janvier 1888.

Toujours en décembre, Galliéni expédie la colonne Vallière dans le BéléDougou au secours des tribus Bambaras du nord-ouest, razzées par les pillards maures. Au passage, la colonne ravitaille Kita, Koundou et Bamako, rentrant par Kangaba où les sofas de Samory se sont indûment infiltrés : une garnison légère y est mise en place, protégeant la route Siguiri-Bamako. Avant de quitter Kayes avec la colonne principale, Galliéni remilitarise le chemin de fer avec des éléments de l'artillerie de marine et du Génie colonial. De 95 kilomètres au 1^{er} janvier 1888, le rail atteint 125 kilomètres en juin suivant, dépassant Bafoulabé.

La colonne principale est bâtie à l'identique de celle de 1886, les deux sections de marsouins étant réunies dans le « peloton monté » et les derniers « 4 » de montagne ayant tous été remplacés par de plus modernes « 80 », de même que les voitures en bois qui ont laissé la place à 150 voitures métalliques « Lefèvre », ce qui permet aussi de réduire le nombre de mulets et d'ânes de bât. La brigade télégraphique qui en a fini avec la ligne Kayes-Bamako ; *via* Koundou, aura à s'attaquer à la ligne Niagassola-Siguiri, où sera érigé le fort prévu. Un canon-revolver



Combat de Toubakouta (Illustration de « deux campagnes au Soudan » Ph.J.-L. Charmet.

Hotchkiss 37 mm est prévu pour ce nouveau fort.

Le Service de Santé est dirigé par le M1 Laffont (qui à l'issue de la campagne, rédigera un excellent « traité d'hygiène des troupes en colonne »). À ses côtés, on trouve les M2 Fras, Delay, Girard et Perquis. Rentré avec la colonne Fortin, le M2 Fougère est maintenu à Kayes, Liotard qui l'accompagnait, repart pour une mission scientifique dans la Niani, le Kalonkadougou et le Fouladougou, tandis que le M2 Lota, rentré en 1887 en métropole pour y soutenir sa thèse, est de retour pour remplacer Jouenne à Bamako et à la flottille du Niger, désormais aux ordres de Hourst qui a remonté les chaudières et le moteur du « Mage », enfin arrivés de St-Louis. Mais partie trop tard, la flottille ne dépassera pas cette fois Nyamina.

Le M2 Fras, accompagné des lieutenants Plat et Oberdorf, est envoyé en mission dans le Fouta-Djalon. Fras recueillera en route le dernier soupir d'Oberdorf, mort de « fièvres » à

Tombi sur le Haut-Bafing. Avec Plat, il dépose, le 4 février, les cadeaux promis au chef Aguibou de Diguinraye, puis, le 30 mars 1888, il fait signer un traité de protectorat à l'almamy de Timbo, avant de reconnaître les sources du Bafing le 15 avril. La mission rentre par Bentley en Mellacorée, sur l'Atlantique. Fras publiera le récit scientifique de son voyage dans le *Bulletin* de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux.

De son côté, Galliéni a atteint Siguiri le 23 janvier, inquiet de l'agitation créée par Samory autour du futur fort et dans le Bouré où il n'a en principe rien à y faire. Dans Siguiri, abandonné par sa population, Galliéni, déjà contrarié par le retard de son convoi de vivres, se trouve même un moment encerclé : il est dégagé par les Spahis du lieutenant Rouy et les Marsouins du lieutenant Fancin, arrivés opportunément avec le convoi. Les ouvriers d'artillerie du capitaine Sornein n'ont pas interrompu pour autant la construction du fort, qui sera achevé en avril. Galliéni

installe à ses pieds un village de liberté et Laffont un « sanatorium ». Galliéni dit alors de son chef du Service de Santé : « Il s'occupe de son monde avec une remarquable entente (sic) des conditions spéciales du pays et de l'hygiène des pays chauds. Ici la fièvre est le plus mortel ennemi de l'Européen et presque toutes les maladies dérivent de celle-là (re-sic). Chaque matin, les hommes sont conduits au gourbi du docteur pour y avaler un verre de vin quinine. Puis on leur fait passer le goût amer de la quinine avec un petit verre de vin de Banyuls, dû à la générosité des sociétés de secours ». La cote de Laffont grandira encore quand il sauvera un manœuvre d'une morsure de serpent.

La colonne Vallière, passée par Koundou, a ravitaillé pour sa part Bamako, puis Kangaba et rejoint Siguiri, d'où Galliéni vient de faire partir la délégation du capitaine Septans pour Sikasso, capitale des États sénoufo de Tieba, et dont il veut se faire un allié contre Samory. Septans signera avec celui-ci un traité de protectorat inespéré, alors même qu'aucun Français (à part Binger) n'avait pénétré jusqu'alors ces territoires. En rentrant à Kayes, la colonne perdra le vétérinaire Pitot, mort de bilieuse dans la pirogue le ramenant de Kita à Badumbé.

Le bilan des deux campagnes de Galliéni reste néanmoins le meilleur de toutes les campagnes depuis 1880 :

- retour à la paix autour de Bakel, Kayes et Médine,
- déblocage du verrou de la Falémé, avec accès au Fouta-Djalon et, de là, aux Rivières du sud,
- avancée significative des travaux de la voie ferrée, grâce à la salubre militarisation du chantier, ligne télégraphique jusqu'à Siguiri, gîtes d'étape tous les 20 kilomètres jusqu'à Bamako, piste carrossable jusqu'à Badumbé,
- protectorats sur les États d'Ahmadou et ses frères (Kaarta, Macina, Dinguiraye) et même sur l'État Sénoufo de Tiéba. La carte du futur Soudan se dessine, dissocié du Sénégal,



Pont de chemin de fer aux approches de Bafoulabé.



La flottille sur le Niger.

– amélioration de l'hygiène et des conditions de vie de la troupe (ravitaillement, alimentation, allègement des charges individuelles, création de « sanatoriums » (Kita, Siguiri), fin des travaux du nouvel hôpital de Kayes). La mortalité des Européens passe à 12 %. À noter aussi que grâce à du vaccin antivariolique venu de France par les soins de l'Académie de médecine, les médecins de marine Girard et Cassagnol du Service de la vaccine de St-Louis ont pu protéger à 77 % les troupes indigènes et européennes de la 2^e campagne de Galliéni, malgré l'épidémie ravageant alors tout l'Ouest-africain. Jusqu'ici, le pourcentage n'était que de 35 % par vaccination directe, du bovidé inoculé au bras du receveur.

Campagne 1888-1889

En octobre 1888, le chef d'escadron d'artillerie de marine Archinard, grand constructeur de forts, prend le commandement supérieur du Haut-Fleuve. Il mènera trois campagnes annuelles successives, jusqu'en 1891. Malgré les apparences, la paix est loin d'être acquise partout : Malgré le traité de Gouri, Ahmadou est mécontent du fait que ni Frey, ni Galliéni ne lui ont livré aucune arme. Aussi entretient-il un climat de sourde opposition dans le Fouta Toro sur les lignes de ravitaillement entre St-Louis et Bakel, et aussi à Koundian, citadelle dépendant en principe de Diguiraye mais qui a refusé *de facto* « l'arrangement » entre Plat et le M2 Fras d'une part et Aguibou de l'autre. Par ailleurs il pousse son fils Madani qui tient le Ségou (lui-même est dans le Kaarta) à faire de son fief une frontière interdite au commerce français vers Tombouctou. Sommé de s'expliquer, Madani fait dire à Archinard qu'« *il se moque des Français comme des moustiques lui bourdonnant à l'oreille* ». Quant aux Bambaras du Bélédougou, ils nous reprochent notre passivité face aux exactions commises par les Maures et les Toucouleurs qui sillonnent leur territoire entre Kaarta et Ségou. Plus inquiétant sans doute est la tentative de rapprochement d'Ahmadou et Madani avec Samory, les deux premiers craignant en fait que l'almamy ne fasse un jour main basse sur le Ségou et n'y installe sa capitale. Archinard n'a d'autre solution, devant ce risque que de « faire du Galliéni » en soutenant Tiéba contre Samory, par des subsides et, pourquoi pas des armes. Il pense ainsi détourner Samory du fleuve pour se défendre du danger Sénoufo. Mais en attendant, Archinard prend-il la décision de se débarrasser de la « verrue » de Koundian sur le Bafing. La citadelle toucouleur ne résistera pas à l'assaut de la section Marchand (futur héros de Fachoda) du 3^e bataillon de tirailleurs, aidée par les « 80 » de montagne dont les obus perceront des brèches dans les murs hauts de cinq mètres et épais de deux.



Le docteur Crozat mort au Soudan, en 1892 (d'après Monnier, *France Noire « Côte d'Ivoire », Soudan 1894*).

Aguibou, impressionné, nous assure de sa fidélité. Archinard « neutralise » le fort de Badumbé, érigé précisément pour surveiller à distance Koundian.

Après ce succès, Archinard envoie le capitaine Ruault dans le Bélédougou afin d'aplanir les inquiétudes et les dernières réticences des Bambaras. Les exactions des Toucouleurs ayant régressé et le protectorat sur le Bélédougou ayant été conforté, Archinard « neutralise » à son tour le fort de Koundou.

Incorrigible par contre, Samory continue de faire infiltrer la rive gauche du Niger par ses sofas, tout en réclamant des ...tirailleurs pour lutter contre Tiéba dont il craint quand même qu'il ne se dresse délibérément contre lui. Le 13 février, le capitaine Bonnardot rencontre Samory à Niako : ce dernier promet de quitter définitivement la rive gauche, contre des armes. Un rendez-vous est prévu avec Archinard à Siguiri pour une négociation officielle, voire un nouveau traité. Le gouvernement français donne son accord. Mais Samory fait faux bond, ayant préféré partir en Sierra Leone négocier l'achat d'armes anglaises. Archinard décide de faire payer cher à Samory sa « trahison ». Un parti de sofas est rejeté rive droite du Niger par une compagnie de tirailleurs partie de Siguiri (combat de Dougoura). Un nouveau fort est prévu à Kouroussa sur le Tankisso, la garnison de Siguiri (capitaine Besançon) est renforcée.

Parmi les médecins affectés à la première campagne Archinard, outre le chef du Service de Santé, le M1 Collomb, on trouve le M2 Crozat qui, sa thèse bordelaise en poche le 20 juillet 1888, arrive dans le Haut-Fleuve six mois plus tard et se voit confier par Archinard

une mission dans le Fouta-Djallon avec les capitaines Briquelot et Aymerich, afin de « réchauffer les sentiments francophiles de l'almamy de Timbo ». De son côté, le M2 Armand Grall a déjà servi aux tirailleurs sénégalais de 1884 à 1886 puis a soutenu sa thèse en métropole. De retour comme médecin de colonne, il participe aux combats de Koundian et de Dougoura. Citons par ailleurs le M2 Durand, homonyme d'un précédent médecin aux colonnes Combes et Frey, et les vétérinaires Koerper, Sarrazin et Hué. Ce dernier avait évacué le lieutenant Marchand, blessé sur le champ de bataille de Koundian, puis ramené vers l'arrière, victime d'un accès pernicieux. De Siguiri, Archinard fait mouvement sur Bamako où il intronise le lieutenant de vaisseau Jayme comme nouveau chef de la flottille du Niger, assisté de Hourst. Avec le lieutenant Marchand, les deux officiers de marine reçoivent pour mission de s'approcher de Tombouctou. La flottille quittera Manamgoubou le 16 septembre 1889. Le « Niger » étant tombé en panne à Mopti avec Hourst, seul le « Mage » réussit à atteindre Korioumé le 3 octobre. Jayme n'ayant pu entrer en contact avec les Touareg, la mission, par ailleurs à court d'eau potable, doit se replier.

Archinard, lui, a repris le chemin du retour en mai, apprenant à la halte de Koundou que Samory a dénoncé le traité de Niako. Le Haut-Commandant n'a d'autre ressource que de mettre en état d'alerte les trois forts sur le Niger et de faire placer une petite garnison à Banko, entre Siguiri et Kangaba, tout en adressant un nouvel émissaire à Tiéba, avec promesse d'armes. Rentré en France en juin 1889, Archinard se voit inscrit au tableau d'avancement pour le grade de lieutenant-

colonel et participe à la constitution, sous l'égide du secrétaire d'État aux colonies, du « Comité de l'Afrique française » destiné, en lançant des missions dans l'arrière-pays africain, à « créer une mystique de la colonisation ». Galliéni et Borgnis-Desbordes sont à ses côtés.

1889 reste une année importante pour le Service de Santé militaire : ouverture de l'École de Lyon, autonomie du service qui obtient la gestion complète de ses établissements, première École d'infirmiers des colonies le 14 février à Paris (en même temps que l'École coloniale pour administrateurs).

Campagne 1889-1890

Depuis le Kaarta, Ahmadou ne cesse désormais de provoquer nos troupes, proclamant par ailleurs que « les Français ne sont que des marchands qui campent sur les territoires qui ont appartenu à son père ». Archinard, rentré de métropole, décide de l'isoler en réduisant directement Ségou et en aidant les Bambaras, afin d'empêcher la jonction du sultan toucouleur avec son fils Madani. Le départ de la colonne (750 hommes) a lieu en février 1890 avec cinq compagnies de tirailleurs, réguliers et auxiliaires, une seule section de marsouins et une batterie d'artillerie. Les volontaires bambaras sont un millier, dont 338 cavaliers. Au sein du Service de Santé, on trouve toujours le M1 Collomb et les M2 Grall et Crozat, celui-ci pour Siguiri. On y trouve aussi le M2 Arthur Guy et le M2 David destiné à Bamako et à la flottille du Niger. Le pharmacien de 2^e classe Ferret tient le service pharmaceutique du Haut-Fleuve à Kayes, il y mourra de dysenterie le 5 avril 1891. Avec le vétérinaire Koerper, on retrouve Bossu qui, en 1890, aidera à la création du 1^{er} peloton de spahis soudanais dans le Kaarta.

La colonne est à Bamako début mars et devant Ségou le 3 avril. Madani est déjà en fuite, poursuivi par les Bambaras. Et la prise de la citadelle des toucouleurs, réputée imprenable, tout comme celle de Sansanding, se fait sans coup férir. Les Français ne font qu'un prisonnier, Abdoulahi, le plus jeune fils d'Ahmadou : en 1898, Archinard en fera le premier Saint-Cyrien africain et placera le fama bambara Mari-Diara à la tête du Ségou, aidé par le capitaine Underberg de l'artillerie de marine. Un conflit ayant éclaté entre les deux hommes juste après le départ d'Archinard, ce dernier envoie sur place le lieutenant des tirailleurs Spitzer qui fait emprisonner Mari-Diara et le remplace par Bodian. Il envoie aussi vers Ouessébougou aux limites du Kaarta et du Bélédougou la colonne volante du capitaine Launay, qui livre combat aux toucouleurs d'Ahmadou le 25 avril. Combat farouche où le tata est bombardé toute la nuit et la matinée suivante, les



Le fort de Ségou : vue intérieure 1890.

femmes toucouleurs rechargeant sans arrêt les armes des guerriers. Nos pertes sont lourdes surtout chez les tirailleurs auxiliaires dont le commandant, le capitaine Mangin est tué. Au total, les Français ont 15 tués et 82 blessés, mais le chef toucouleur Bandougou s'étant fait sauter dans son magasin à poudre, la citadelle finit par tomber avant d'être rendue aux Bambaras. Ahmadou ne se le tient pas pour dit, attaquant successivement un train près de Médine, puis le fort de Bafoulabé, sauvé *in extremis* par la colonne volante du capitaine Ruault, après un violent combat au gué de Kalé où nous perdons 6 tués et 36 blessés dont le capitaine lui-même. Le M2 Grall opère les blessés à même le sol, au centre du « carré ». La gare de Diamou est détruite à son tour, la ligne téléphonique est coupée. Archinard, de retour de Kayes, lance l'assaut sur la citadelle de Koniakari aux portes du Kaarta et la prend aisément, y laissant 40 tirailleurs avec le lieutenant Valentin et le M2 Guy. Archinard pense avoir calmé Ahmadou et, à la mi-juillet, il part en congé, laissant l'intérim du Haut-Fleuve à son chef d'état-major Humbert. Ahmadou essaiera bien de reprendre Koniakari. En vain ! Pour lui la partie semble définitivement perdue. Reste Samory...

Ségou tombé, Archinard a adressé à Tieba une délégation emmenée par le lieutenant Quiquendon, chargé de conseiller le chef sénoufo dans sa lutte contre l'almamy. Le M2 Crozat l'accompagne. Le 3 juin, la délégation est à Sissako et en neuf mois, Quiquendon s'attirera sur place un énorme prestige. Il enverra aussi Crozat, avec cinq hommes, dans le pays mossi voisin (août à novembre 1890). Crozat rencontrera à Waghadougu le naba Bokary, obtenant de ce dernier un traité d'amitié, préparant déjà le terrain à la mission diplomatique-commerciale

du commandant Monteil, laquelle partie de St-Louis puis passée à Bamako, Ségou et Waghadougu, finira par rejoindre Tripoli en 1891, *via* Say sur le Niger, puis le lac Tchad.

Parmi les réalisations d'Archinard, on citera l'officialisation des tirailleurs auxiliaires sénégalais comme réservoir de troupes régulières indigènes et la création des premières sections de tirailleurs soudanais, encore uniquement auxiliaires, issus des tribus bambaras ; on signalera aussi la fin définitive du trafic d'esclaves entre le Sénégal et les territoires du Kaarta et du Ségou, « ravitaillés » jusqu'ici par les toucouleurs « autonomes » du Fouta-Toro.

En guise de conclusion

1890 marque un tournant important dans l'histoire de l'Afrique française de l'Ouest : le 8 août, l'Angleterre et la France se sont mises d'accord pour tracer une ligne de partage des territoires les plus à l'est de la région, reliant Say sur le Niger à Barroua dans le Bornou, correspondant en gros à la frontière actuelle entre le Niger et le Nigéria. Les Anglais de la Royal Nigerian Company se gardent la partie méridionale, les Français se contentent des « terres légères » du Nord, quasi inexplorées, mais qui leur ouvrent cependant la voie vers le lac Tchad, à condition bien sûr de faire sauter le verrou touareg de Tombouctou. Le 18 août, la colonie du Soudan succède au territoire militaire du Haut-Fleuve. Archinard est maintenu à sa tête lors de la 11^e campagne 1890-1891, Kayes restant la capitale : elle le sera jusqu'en 1901, avant que Bamako prenne définitivement le relais.

Le 7 janvier, a été créé le « Service de Santé des colonies et pays de protectorat » qui, en libérant officiellement les médecins et

pharmaciens de Marine du service aux colonies, supprime du même coup le « tour colonial », sans toucher pour le moment à la situation des officiers de santé des « troupes » de Marine des Corps expéditionnaires (directement rattachés à la Marine) ou des troupes indigènes (tirailleurs et spahis) qui, pour leur part, sont toujours rattachés à la Guerre. La création des Troupes coloniales en 1900 entraînera la fusion des troupes de Marine et des troupes indigènes.

Le nouveau Service de Santé aux colonies prévoit un recrutement civil dans le cadre du sous-secrétariat d'État aux Colonies, lequel ne dépend plus désormais de la marine mais du Commerce et de l'Industrie. Ainsi, les médecins et pharmaciens de la Marine sont

prévus pour ne plus être que des marins à part entière. C'est malheureusement compter sans le fiasco du recrutement civil, pour lequel ne sont pourtant ouverts au départ que 215 postes, ce qui va amener le gouvernement à proposer aux médecins et pharmaciens de marine, volontaires cette fois, et avec la garantie d'un avancement plus rapide, d'opter à titre définitif ou temporaire, pour le nouveau Service de Santé. Comme pour donner plus de poids à la proposition, c'est un médecin de marine, Georges Treille, désormais médecin-inspecteur de 1^{re} classe du Corps de Santé des colonies, qui prendra la tête de ce dernier. Sur place, en fonction des besoins, tout médecin issu de la Marine, pourra toujours être appelé à accomplir des missions

dans le cadre des campagnes de pénétration, soit en colonne, soit en poste fixe de l'intérieur, avec pour consigne expresse d'exercer son art auprès des populations indigènes.

Le 22 octobre est créée l'École principale du Service de Santé de la Marine de Bordeaux, tandis que les trois « vieilles » de Rochefort, Toulon et Brest deviennent *ipso facto* des Écoles Annexes de préparation à la principale. Par la force des choses, ce Service de Santé des colonies va être amené à puiser une large partie de ses effectifs dans le vivier des médecins et pharmaciens de marine sortant de cette nouvelle École, et de façon régulièrement croissante en fonction même de l'expansion inexorable de notre Empire colonial.